

caves et les carrières, une mêlée absolument sans exemple dans l'histoire des peuples. Le 17, la mine fit sauter une partie des bâtiments de l'université. Le 18, l'ennemi s'empara du faubourg situé sur la rive gauche de l'Ebre, et cet événement décida définitivement du sort de la ville, car les Français se trouvaient ainsi maîtres d'un tiers du mur d'enceinte, d'un quart de la surface habitée en dehors du faubourg, et de trois églises sur quarante. Dans l'espace de vingt-deux jours, il était tombé sur la malheureuse ville environ seize mille bombes, et c'est à peine s'il restait parmi les assiégés neuf mille personnes valides. Les hôpitaux et les ambulances regorgeaient de monde, et, Palafox lui-même gisant malade au fond d'une cave obscure, le général Saint-Marc avait dû, sur la fin du siège, le remplacer dans son commandement.

Cependant, l'ennemi avait disposé six mines sous le Coso, et les avait remplies de trois mille livres de poudre, quantité suffisante pour transformer la ville entière en un monceau de ruines. Heureusement, le 20, à 4 heures du soir, le feu cessa enfin : Saragosse était prête à capituler. Lannes accorda à la ville les conditions les plus honorables, et toute une garnison d'hommes et de femmes¹⁾ couverts de gloire et d'honneur déposa les armes, le 21 du mois, après une héroïque défense de vingt-deux jours.

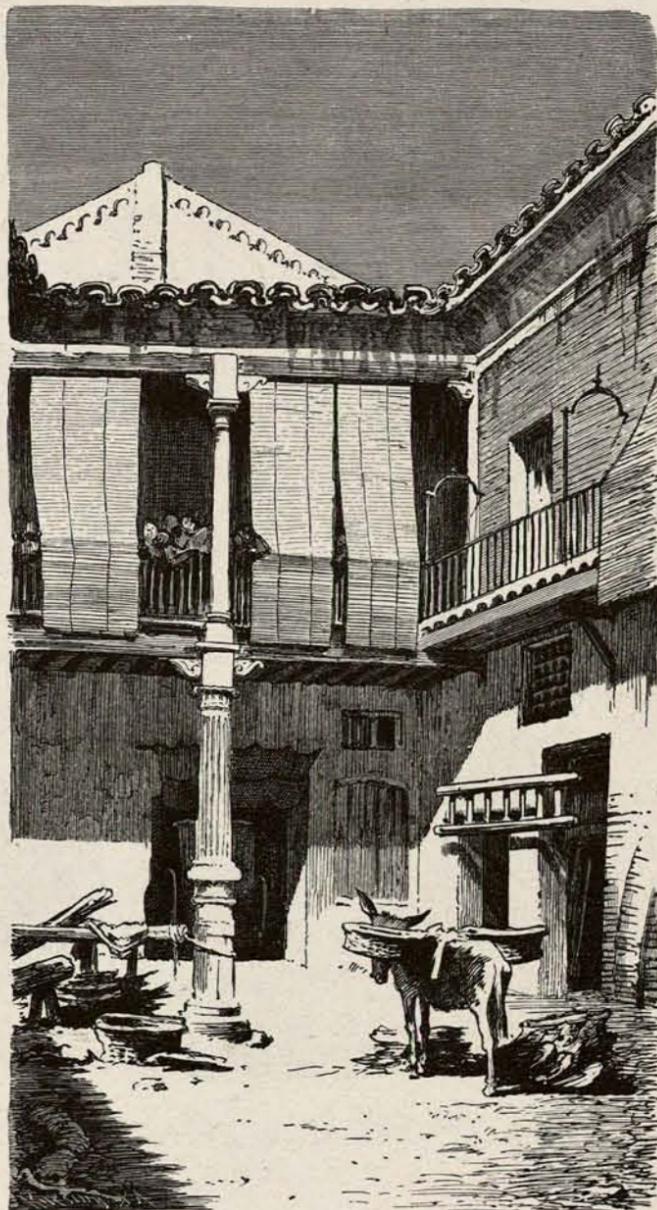
Quatre maréchaux de France, Lannes, Mortier, Moncey et Junot avaient commandé devant Saragosse.

Après la reddition, la foule était encore animée de dispositions si fanatiques, que ses délégués n'osèrent pas rentrer dans la ville avec les pièces qui consacraient la capitulation.

Ce combat acharné et jusqu'ici sans exemple coûta la vie à plus de cinquante-quatre mille défenseurs de la ville, et, au jour de la reddition, on en comptait encore près de six mille étendus sans sépulture au milieu des rues, dans les églises et sur les places publiques.

En 1814, Ferdinand VII, à son retour de captivité, fut reçu avec enthousiasme à Saragosse.

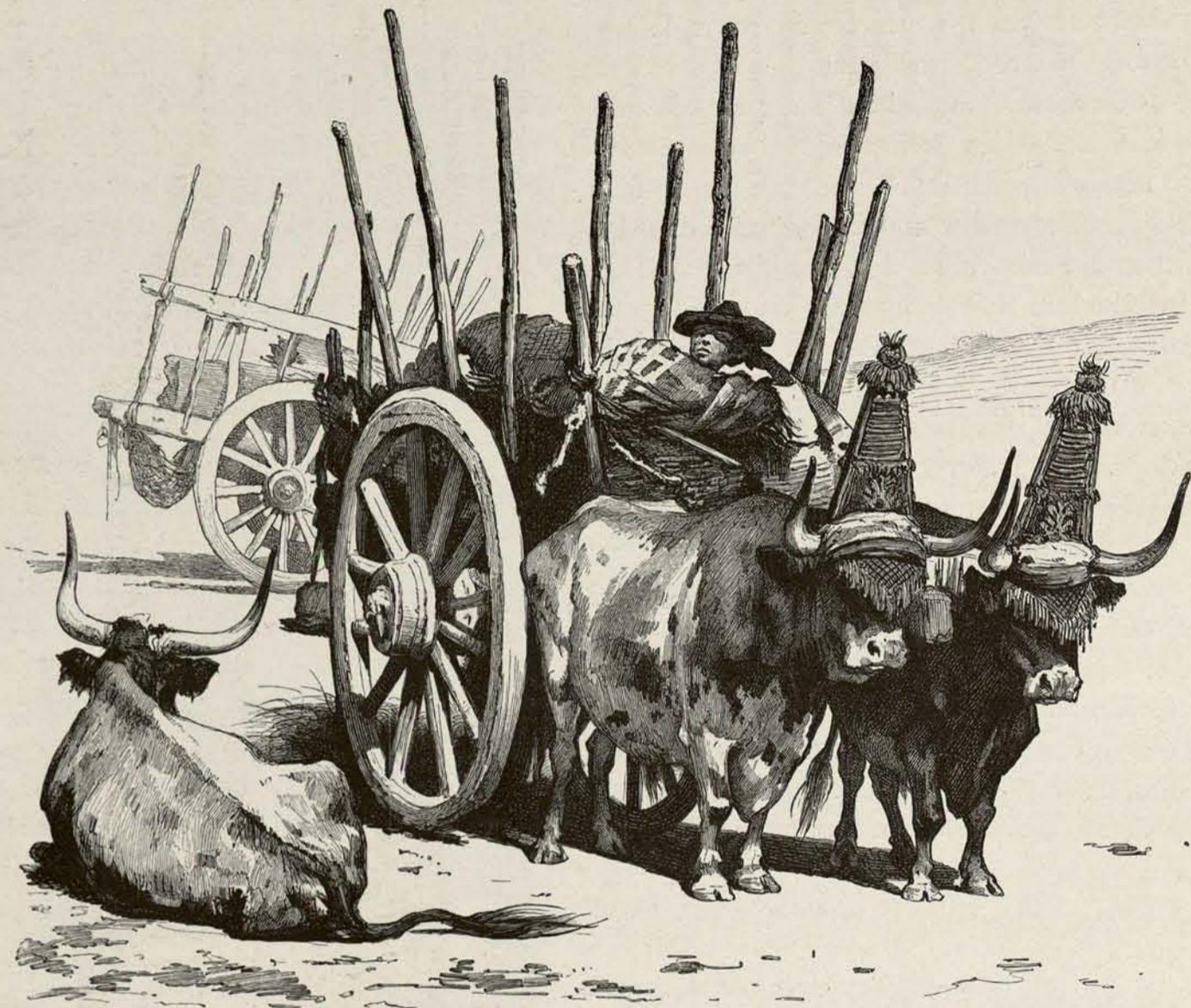
En 1820, les habitants et la garnison de la ville proclamèrent la Constitution. Ferdinand VII mourut, et Saragosse se déclara pour le parti d'Isabelle II. En 1838, un chef carliste, nommé Don Juan Cabañero, tenta, à la tête de quelques bataillons, un coup de main pour surprendre la ville et s'en emparer à l'improviste, mais il échoua devant la résistance opiniâtre et la fidélité royaliste des habitants. Cette nouvelle défense héroïque mérita à la ville le titre de *siempre heroica*.



ÉCOLE DES ARTS ET MÉTIERS À SARAGOSSE.

1) Parmi les femmes qui se signalèrent lors de la défense de Saragosse contre les Français, l'histoire mentionne particulièrement les trois noms suivants : La Condesa de Bureta, Baronesa de Valde-Olivos, Doña Maria Consolacion de Azlor y Villavicencio. Cette dernière, alors que les Français avaient déjà pénétré dans la ville, forma, le 4 août, deux batteries en pleine rue et repoussa l'ennemi. Augustine Aragon, connue sous le nom de la « Canonnère », se chargea, le 4 juin, du service d'une pièce de vingt-quatre, dont les servants avaient été tués, et tint la position jusqu'à ce qu'il arrivât du secours. Maria Augustin, surnommée « la jeune fille de Saragosse » âgée de vingt-deux ans, fut grièvement blessée en transportant des munitions au plus fort de la mitraille, et reçut pour ce fait la médaille d'or et une pension.

Ces luttes incessantes, et principalement les derniers combats dont il vient d'être fait mention, entraînent comme conséquences pour la capitale de l'Aragon une diminution du nombre de ses habitants, et par le fait même une réduction correspondante de ses revenus et de sa richesse. Ses anciens hôtes de distinction se sont pour la plupart transportés à Madrid, et l'*immortal ciudad* n'a cessé de baisser de plus en plus, jusqu'à tomber aujourd'hui au rang de ville de province sans importance.



ATTELAGE ARAGONAIS (ENVIRONS DE CALATAYUD).

L'aspect extérieur de Saragosse n'annonce que silence et que vide, bien que les quartiers modernes soient abondamment pourvus de larges rues et de belles constructions neuves. De vieux palais du style le plus pur, précédés de cours magnifiques et actuellement transformés en écoles et autres établissements publics, laissent encore deviner les splendeurs du passé, mais néanmoins, la ville royale, si brillante autrefois, est descendue maintenant à un niveau d'infériorité, d'où l'existence même de la voie ferrée, qui la dessert, ne réussira plus à la tirer.

Indépendamment de la Madone du Pilier, il est encore un autre monument remarquable du temps des Goths qui a su résister vaillamment à tous les assauts des siècles. C'est l'église métropolitaine del Salvador o de la Peo, construite dans un bon style gothique ancien, altéré seulement par quelques corrections grecques, romaines et mauresques. Le portail notamment,

bâti en 1683 par Julien Yarza dans le style corinthien et orné de statues, est digne d'attirer l'attention et d'être minutieusement étudié.

Lors de la domination mauresque, l'église n'échappa point au sort commun et fut transformée en mosquée : aussi remarque-t-on encore du côté gauche une bonne partie des ornements arabes, qui furent ajoutés à cette époque, et jusqu'aux fondations d'un minaret. La mosquée fut enfin au commencement du douzième siècle rendue au culte chrétien par Don Alonso, dit «el Batallador», et depuis ce jour, elle a vu sacrer sous ses voûtes nombre de souverains aragonais.

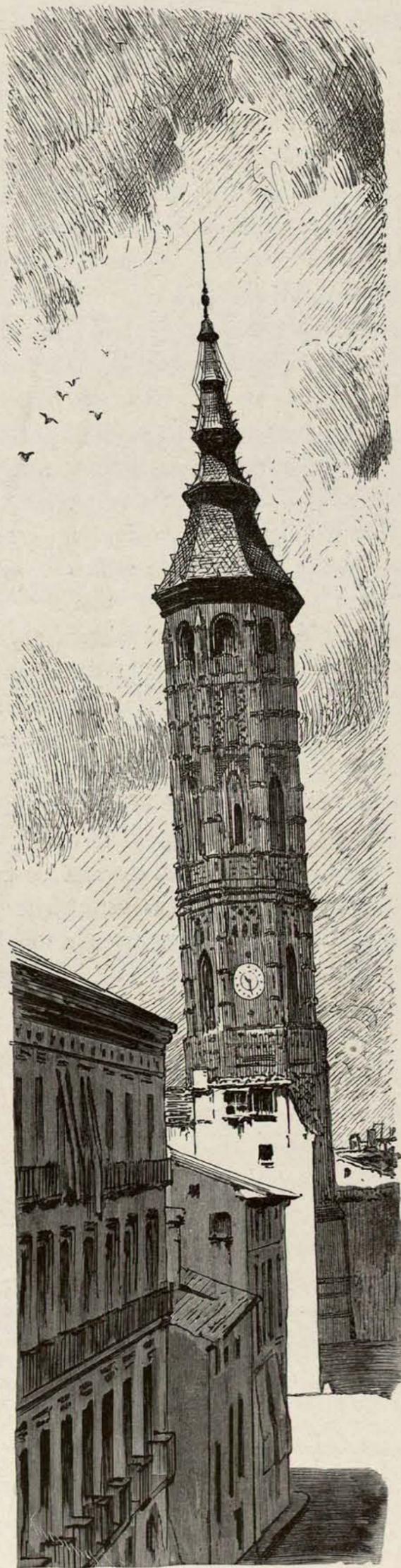
Pendant l'occupation française, le trésor a perdu beaucoup des bijoux et autres objets précieux qu'il contenait, et la modicité des ressources actuelles de l'église l'a empêchée de réparer sa tour octogonale, détruite en partie par la foudre, et de terminer l'autre.

A l'intérieur, nous sommes agréablement surpris à la vue de cinq hautes nefs du meilleur style gothique, s'élançant majestueusement du sol, que recouvrent des dessins les plus magnifiques, les mosaïques exécutées en 1350 par Martinez Donatelo.

Outre les monuments funèbres élevés à la mémoire de plusieurs archevêques, la cathédrale contient aussi le tombeau du fameux Pierre Arbuez de Epila, le grand-inquisiteur d'Espagne à Saragosse, auquel les temps modernes ont décerné l'honneur de la canonisation. Un tableau d'autel du quinzième siècle, peint par de Mur, et un chœur de Tudedilla forment le fond de la nef principale.

Saragosse possède un grand nombre d'églises remarquables, parmi lesquelles la plus célèbre est San Pablo avec son magnifique maître-autel de Damien-Forment, et jusque dans ces derniers temps, la ville a toujours été le lieu de prédilection des religieuses et des congrégations ecclésiastiques et la résidence par excellence d'une multitude de moines et de prêtres réguliers : carmélites, capucins, franciscains, augustins, chartreux, etc.

De même que Bologne et Pise, Saragosse se vante aussi de posséder en sa «*Torremueva*», vulgairement appelée Campanario, la plus vieille tour penchée qui soit au monde. Elle se dresse ou, pour mieux dire, menace ruine sur la Plaza San Felipe, et, construite en briques rouges au seizième siècle, elle rappelle beaucoup, par sa forme octogonale et ses décorations alternant d'étage en étage, les giraldas de style mauresque, qui ont dû tout



LA TOUR PENCHÉE DE SARAGOSSE.

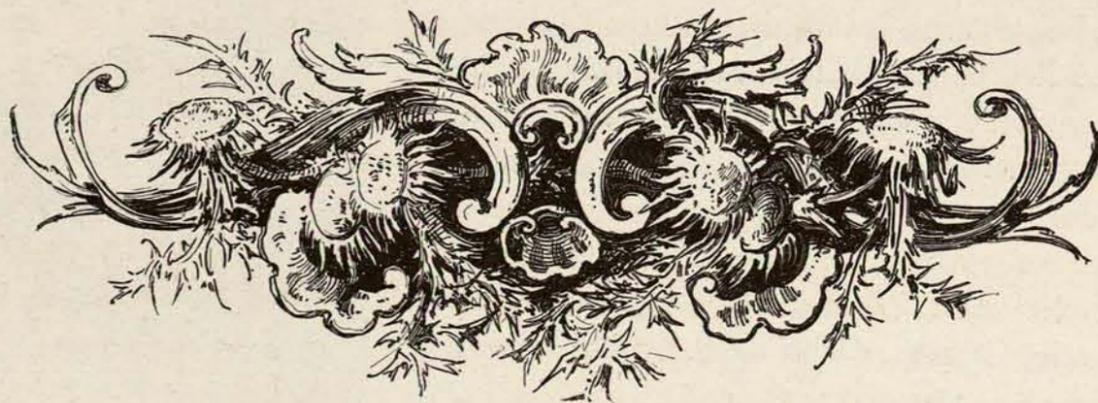
au moins lui servir quelque peu de modèle. A l'intérieur, un escalier bien conservé monte au beffroi, où sont suspendues des cloches de la plus haute antiquité.

On voit encore à Saragosse de fort belles cours. L'une des plus ravissantes, entourée de magnifiques colonnes aux corniches richement historiées, est celle de la Casa de la Infanta ou Casa Zaporta, qui date de l'an 1550, et l'on cite également au même titre la Lonja ou Bourse, construite en 1541 par l'archevêque don Hernando d'Aragon, ainsi que le Palais de Justice et l'Ecole actuelle des Arts et Métiers, occupée pour partie par un loueur de voitures. Jusque dans leur décadence tous ces édifices rendent encore témoignage de la grandeur passée, des splendeurs d'antan, et de la richesse des anciens habitants, de ceux principalement qui appartenaient à la haute noblesse. Et de fait, ces palais, dont les escaliers sont aujourd'hui couverts de juges et d'écoliers, ont vu passer, il y a des siècles, des grands d'Espagne surchargés de titres et de dignités, des évêques et des prélats couverts d'hermine et de pourpre, parfois même des rois accompagnés de leur suite brillante.

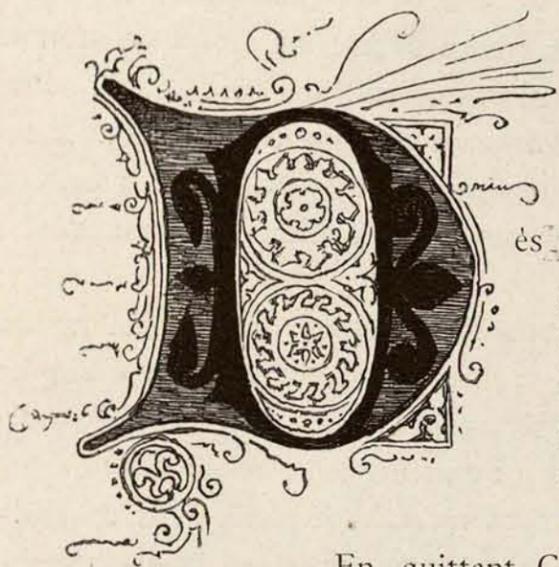
L'Université de Saragosse fait remonter sa fondation jusqu'au temps des Romains. En 1808, les Français firent sauter ses vieux bâtiments construits en 1472, et le nouvel édifice très-élégant, qui a été élevé depuis, possède une fort belle cour, et contient, outre les amphithéâtres, la chapelle et la grande salle des actes. La vieille bibliothèque a de même été brûlée en 1808, mais il s'est déjà reformé une riche collection moderne.

L'Aragon, jadis puissant royaume indépendant, aujourd'hui simple province sans importance, ne peut aucunement entrer en comparaison avec la Catalogne, sa voisine. La pauvreté de ses irrigations entrave le développement de la végétation, et par suite celui de l'agriculture. Toutefois de riches veines de sel et d'abondantes sources minérales, résidus certains d'un immense bassin maritime, ainsi que le transport des bois péniblement apportés des Pyrénées et des Sierras de Soria, de Molina, de Cuença et de Morella qui enserrent l'Aragon, fournissent aux habitants assez d'occupation pour les soustraire à la misère. Des steppes desséchées, brûlées par le soleil, et un sol tout crevassé donnent au paysage des tons d'ocre, qui offrent pour le voyageur, à peine sorti des plaines verdoyantes de la Catalogne, le contraste le plus désavantageux.

Et quant à Saragosse, cette capitale de l'Aragon où trônèrent autrefois des empereurs et des rois, de même que Tolède, sa sœur, elle s'achemine dans l'abandon et dans l'oubli vers la décadence et la ruine.



DE SARAGOSSE À MADRID.



ès la sortie de la gare, située dans le quartier ouest de Saragosse, la voie contourne le vieux château-fort d'Aljaferia, touche au passage, de l'autre côté de l'Ebre, auprès de Juslobol, la gracieuse habitation d'été de l'évêque de Saragosse et les jolies maisons de campagne de Monzalbarba, et atteint, près de Casetas, la bifurcation des lignes de Saragosse-Navarre et de Saragosse-Madrid.

En quittant Casetas, nous traversons, pour nous enfoncer dans les plantations d'oliviers de Grisen, la rivière du Jalon et le Canal Impérial. Ce canal, «*El Canal Imperial de Aragon*», est à coup sûr un des plus vieux de l'Europe, puisque c'est en 1558 qu'il fut établi, sous le règne de l'Empereur Charles-Quint, dans le but de procurer plus d'humidité au sol et plus d'activité à la végétation. Ce grand ouvrage est demeuré inachevé.

Nous laissons derrière nous les forêts d'oliviers de Grisen avec leur feuillage monotone d'un vert grisâtre, et, une fois entrés dans la plaine de Plasencia del Jalon, nous atteignons promptement les nids de rochers de Rueda et d'Epila, Salillas et ses maisons taillées dans la craie, puis Calatorao, ancienne colonie romaine, et bientôt après Riela.

Une multitude d'ouvrages d'art grandioses ouvre, à partir de ce point jusqu'à Calatayud, le passage de la Sierra de Vicor. Sur une longueur qui n'excède pas trente-six kilomètres, on ne compte pas moins de dix-huit ponts et onze tunnels, sans jamais perdre de vue la vallée du Jalon. Poursuivant toujours ce cours d'eau jusque dans la vallée de Morès, nous franchissons une multitude de ponts et de torrents, et, après avoir traversé une gorge sauvage, nous arrivons, en passant devant la vallée de Cambiel, à la ville de Calatayud.

Calatayud, l'ancienne Bilbilis des Romains, située sur la rive gauche du Jalon, compte aujourd'hui douze mille habitants, et ne se composait autrefois que du seul quartier de la Moreria, taillé dans le roc en forme de terrasse. La petite ville nouvelle sert de résidence à un évêque, et possède quelques constructions de belle apparence, des théâtres et un cirque pour les combats des taureaux. Enfin d'antiques ouvrages fortifiés couronnent encore aujourd'hui les hauteurs, qui entourent la vieille cité mauresque.

Nous touchons, auprès d'Ariza et de Monréal, la frontière castillane. Là-bas, sur le sommet élevé d'une colline, se dresse le vieux manoir de famille des ducs de Medina-Coeli, avec l'église paroissiale, qui, dans un antique caveau, renferme quatorze tombes de cette race illustre. De ce point, la voie ne fait que monter sans cesse jusqu'au tunnel de Horna, où elle atteint à une hauteur de 1119 mètres le point culminant de son tracé, pour suivre ensuite, à la descente sur l'autre versant, le cours de l'Hénarès.

La Castille comprend les anciens territoires des Celtibériens, des Orétaniens et des Carpétans: sa partie nord-ouest fut baptisée par les Goths du nom de Bardulia, mais les Maures finirent cependant, en raison des nombreux castels situés sur les frontières du pays, par le désigner tout entier sous l'appellation de Castille. Cette province, haut-plateau situé à sept cents

mètres au-dessus du niveau de la mer, est entourée par les chaînes de montagnes de la Guadarrama ainsi que par les Sierras de Cuença et de Tolède, et traversée par les bassins du Tage, du Duero et de la Guadiana. C'est au centre de son territoire, presque absolument au cœur de l'Espagne, que se trouve Madrid, la capitale du royaume.

Auprès de la station d'Alcuneza, nous rencontrons la petite rivière de l'Hénarès, portant lentement le maigre tribut de ses eaux au cours non moins insignifiant du Mançanarès. Plus loin, sur une colline, s'étale en amphithéâtre la petite ville mauresque de Siguenza, avec ses quelques milliers d'habitants et sa belle cathédrale gothique, qui cache, sous une profusion d'admirables sculptures sur bois et de lambris mauresques finement ciselés, le corps vénéré de Sainte Librada.

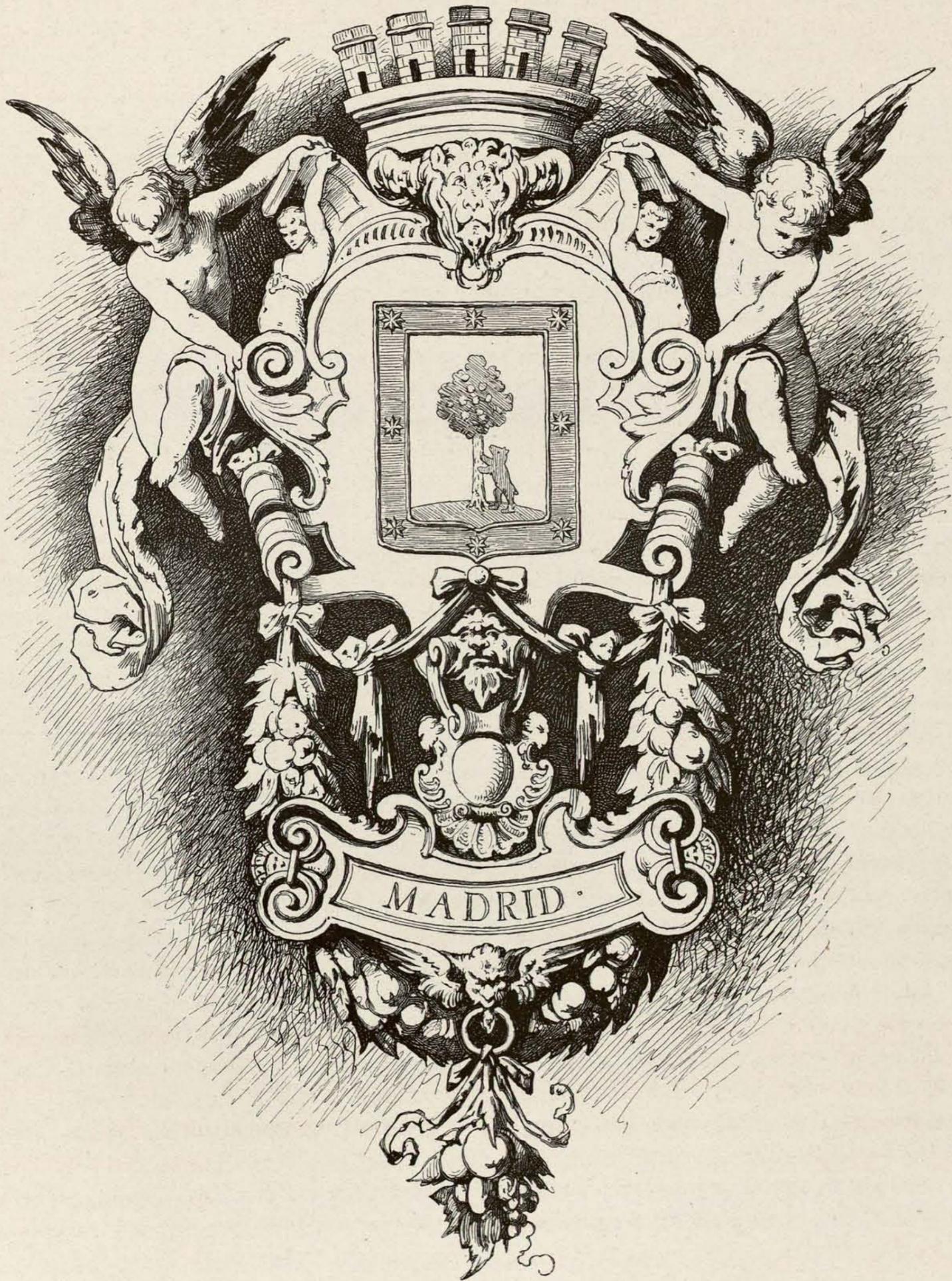
Suivant alors le cours de l'Hénarès, nous nous engageons, au bord d'une pente rapide, dans un triste océan de pierres, coupé çà et là par quelques vallées stériles maigrement boisées de minuscules chênes rouvres, et nous atteignons, auprès de Jadraque, le pied de la Sierra de Pela, massif montagneux très-renommé pour ses minerais de plomb argentifère.

Ici, la vallée de l'Hénarès s'élargit, et la puissance productive du sol paraît plus considérable: à Humanès, la voie longe des forêts appartenant aux ducs d'Ossuna, et, dans le lointain, on voit se dresser sur une chaîne de collines la ville de Guadalajara avec son couvent de San Francisco. C'est de Guadalajara que sont originaires les ducs d'Infantado, et c'est là que se trouve leur antique manoir, bel édifice du milieu du treizième siècle, construit dans le style semi-gothique, semi-arabe, et célèbre par son admirable *patio*, qu'entourent deux étages de galeries portées sur des colonnettes élancées. La salle des ancêtres, avec son riche et antique plafond de bois de la meilleure époque, est malheureusement, ainsi que tout le reste de ce remarquable château historique, abandonnée à sa propre ruine. Dans la chapelle de Saint-François, la famille de Mendoza possède un mausolée, qui peut, par la richesse de ses marbres, rivaliser avec le tombeau des Médicis de Florence.

Alcala de Hénarès, l'ancien Complutum des Romains, qui réclame pour elle l'honneur d'avoir donné le jour à l'immortel Cervantès, a vu le nombre de ses habitants se réduire à dix mille, et est aujourd'hui tombée au rang de simple ville de province sans la moindre importance: c'est à peine si dans ses rues plane encore le souvenir des grands hommes qui y ont autrefois vécu de la vie de la science. C'est là en effet que se trouvait, deux siècles avant la fondation de l'université, l'école où la première instruction fut donnée, au milieu du quinzième siècle, à ce grand homme d'État qui avait nom Gonzalès Ximénès de Cisnéros, et qui, devenu plus tard archevêque de Tolède, construisit en 1500 le Collège de Sainte-Ildefonse, considéré à bon droit comme le véritable fondement de l'université future. Aujourd'hui, la chapelle de cette même université montre avec orgueil au voyageur le superbe mausolée du Cardinal Ximénès, qui, le 8 novembre 1517, dans la quatre-vingt-troisième année de son âge, rendit sa belle âme à Dieu dans un petit village des environs de Valladolid, en prononçant ces saintes paroles: «*In te, Domine, speravi!*»

Mais nous avons dépassé les riants jardins d'Alcala, nous traversons à toute vapeur des campagnes stériles, nous approchons enfin de la «*muy noble, leal, Imperial, coronada y muy heroica villa de Madrid.*»





LES ARMES DE MADRID.



MADRID.



M. N. L. I. C. Y. M. H.

Muy noble, leal, Imperial, coronada y muy hermosa villa y corte de Madrid.

ous l'influence des chemins de fer qui relie aujourd'hui la capitale de l'Espagne aux quatre points cardinaux du pays, Madrid a fini par devenir le véritable centre de la vie nationale et le cœur du royaume. C'est le foyer où tout vient converger : autorités supérieures et grandes administrations, affaires commerciales et intérêts privés, questions politiques et problèmes sociaux, espérances, intrigues, révolutions, et le reste, sans oublier en première ligne, comme l'un des principaux éléments de la prospérité publique, les théâtres et les plaisirs de toutes sortes que l'Espagnol ne trouve nulle part aussi abondamment groupés que dans sa capitale. Bref, Madrid est pour les habitants de la Péninsule ce que la Mecque est pour les fidèles de Mahomet, un lieu de pèlerinage, où nul ne peut manquer de se rendre au moins une fois pendant le cours de son existence, ne fut-ce que pour y venir oublier, au sein des jouissances faciles d'une grande cité, tous les ennuis de la vie quotidienne.

Mais encore une fois, si Madrid est devenu une véritable capitale, un grand centre d'activité intellectuelle et matérielle, un puissant foyer d'attraction, c'est uniquement à la création des chemins de fer qui la desservent qu'elle en est redevable, car, avant cette époque, l'insuffisance des voies de communication rendait fort difficile l'accès de la capitale de l'Espagne. Bien loin d'offrir, comme Lisbonne, les avantages inhérents à tout port maritime, elle ne possède seulement pas de véritable cours d'eau. Chacun sait en effet que le Mançanarès ne mérite franchement pas l'honneur d'être considéré comme une rivière et de traverser une ville aussi brillante que Madrid. Ce n'est, surtout en été, qu'un triste marécage, au bord duquel les blanchisseuses parviennent à réunir derrière de petites digues les quelques litres d'eau nécessaires à l'exercice de leur profession, et c'est toujours avec une profonde stupéfaction, qu'après avoir vainement cherché de l'eau dans ce ruisseau, on vient à contempler les ponts grandioses jetés au-dessus de son lit.

En Espagne, le manque d'eau a eu pour cause première la disparition complète de toute exploitation forestière, et, à quelques heureuses exceptions près, la question des eaux est aujourd'hui dans toutes les villes du royaume une des plus sérieuses et des plus difficiles à résoudre.

Madrid occupe à 700 mètres au-dessus du niveau de la mer le centre d'un immense plateau inculte, qui laisse perdre dans les brumes grisâtres de l'horizon ses solitudes fortement empreintes du cachet des paysages castillans. Une chaîne de collines sablonneuses, qui courent en amont du Mançanarès, forme l'arrière-plan du panorama de la capitale, et l'on aperçoit, vers le nord, la Somosierra et le Guadarrama, dont le blanc manteau de neige se garde intact jusqu'au cœur de l'été. Ces cimes chargent d'un froid glacial les vents du Nord qui passent au-dessus d'elles, et lorsqu'ils viennent s'abattre ensuite sur la capitale à peine éloignée de quarante kilomètres, ils y amènent ces brusques changements de température, dont les effets sont, principalement au plus fort de l'été, si sensibles et si dangereux pour tous.

Quoi qu'il en soit, c'est en ce point, situé avec une précision mathématique au centre même du territoire espagnol, que Philippe II établit sa seconde ville royale. Comme son prédécesseur, il avait reconnu que la résidence des anciens souverains, le petit nid rocheux de Tolède, ne pouvait plus suffire à sa tâche, et il considérait que l'extinction des guerres intestines rendait désormais inutile l'établissement de fortifications imposantes autour de la capitale.

L'histoire de Madrid ne présente pas de traits aussi saillants que celle de Saragosse, de Séville, de Grenade, ni surtout de Tolède. On ne connaît seulement pas son origine, et l'on ne découvre pas trace de son existence avant le troisième siècle de J. C., où elle apparaît pour la première fois sous le nom de Magerita ou Medschellit en arabe. Quant à son identité avec la cité romaine de Mantua Carpetanorum, elle n'est aucunement démontrée.

Bien que dénué tout à la fois des avantages compromettants d'une position stratégique et de l'éclat de la célébrité, Madrid eut constamment à souffrir des invasions ennemies. Dès 993, Ramiro II assiégeait les murailles de la ville, alors occupée par les infidèles. Un siècle plus tard, Ferdinand le Grand la réduisit sous sa domination, et, lorsqu'en 1013, elle se fut soumise à Alphonse VI, ce prince en fit le poste avancé de sa citadelle de Tolède. Pillée par les Maures en 1110, et mise à sac en 1197, la ville passa, pour ainsi dire sans motif, par toutes les alternatives et toutes les horreurs des guerres de cette époque troublée.

Aux treizième et quatorzième siècles, Madrid eut voix et séance aux Cortès de Castille, et, depuis lors, tous les rois du pays fixèrent au moins de temps en temps leur demeure en cette ville, jusqu'au jour où Philippe II y transféra définitivement la résidence du trône.

Après avoir embrassé, pendant la guerre de la succession d'Espagne, la cause de la France, Madrid vit, le 2 mai 1808, éclater contre Murat l'insurrection populaire, qui donna le signal du soulèvement général du royaume et qui se termina par une sanglante revanche des Français. Plus tard, il est vrai, les vainqueurs en furent réduits à évacuer Madrid, mais ils s'en emparèrent de nouveau à la suite de la capitulation du 14 octobre 1808, et surent s'y maintenir jusqu'au mois d'août 1812.

En 1820, la ville fut le théâtre d'une insurrection en faveur de la Constitution. On ouvrit les prisons, on déposséda à jamais de ses fonctions l'Inquisition qui n'avait pas encore entièrement disparu, et l'on rendit la liberté à ses victimes. Le 30 juin, un combat s'engagea dans les rues entre les miliciens et les gardes : ces derniers, adversaires de la Constitution, furent finalement battus.

De 1823 à 1826, le duc d'Angoulême occupa la ville avec l'armée d'invasion, envoyée par le roi de France. En 1834, commencèrent les luttes politiques entre *Christinos* et Carlistes. Madrid se rangea du côté de la reine. Le 18 janvier 1835 vit échouer la révolution militaire

dirigée par José Cadero contre l'ancienne Constitution. Le 1^{er} septembre 1840, insurrection contre le ministère des *Moderados*; en 1843, défaite d'Espartero par le parti de Narvaez, Prim et Lopez; en 1848, mouvements révolutionnaires réprimés par Narvaez; enfin, en juin 1854, révolution militaire d'O'Donnell, qui constitue, dans l'histoire de la capitale, le dernier événement digne de mention.

En dépit de la parure nouvelle dont il s'est revêtu dans les temps modernes, Madrid est demeuré, aussi bien dans son caractère que dans son individualité, une des vieilles villes d'Espagne. Toutes les nationalités s'y trouvent représentées, et chacune y conserve néanmoins sans mélange toute son originalité. L'observateur y peut étudier à son gré les costumes et le dialecte de chacune des provinces du royaume, et constater sans peine, que, malgré l'influence indéniable de la mode française, le Madrilène reste incontestablement un Espagnol pur-sang: incapable de dissimuler un instant son ardeur et son patriotisme, il puise dans ces deux qualités deux des traits principaux du véritable type national qu'il possède au plus haut degré.

C'est principalement en plein air qu'il faut chercher la vie de Madrid. A toute heure du jour et de la nuit, le plus souvent jusqu'à trois heures du matin, les grandes artères de la ville sont encombrées d'hommes, d'animaux et de véhicules de tout genre. Au-delà de cette heure matinale, la foule des promeneurs disparaît rapidement pour faire place aux balayeurs ainsi qu'aux charrettes et aux mulets des campagnards, qui apportent à la capitale les vivres de la journée, mais il est aisé de comprendre qu'avec un pareil mouvement nocturne, il est bien difficile, au moins dans les grandes rues, de songer au repos avant la pointe du jour.

Pour contempler à son aise le beau monde de Madrid, il suffit de se rendre le soir au Prado, l'*Alameda* de la capitale espagnole. Cette promenade, située à l'extrémité Est de la ville, s'étend du Sud au Nord, depuis la vieille porte d'Atocha, dans le voisinage de la station du chemin de fer, jusqu'à la porte de Recoletos, longe le jardin botanique et le musée royal, et coupe sur son parcours la Carrera San Geronimo, et la magnifique avenue d'Alcala. La partie du Prado, qui est désignée communément sous le nom de Salon, consiste en une allée pour les piétons, abondamment garnie de sièges élégants et séparée par une grille des chaussées réservées aux cavaliers et aux voitures, qui se pressent en foule dans toutes les directions.

C'est là qu'est le rendez-vous du high-life madrilène. Là, les brillantes modes parisiennes sont plus que partout à l'ordre du jour, et, seule avec l'éventail (*abanico*), la mantille noire reste encore en faveur auprès des señoras, comme la dernière pièce du costume national espagnol qui ait échappé à la ruine générale.

A Madrid, l'*abanico* est, non-seulement pour les femmes, mais encore pour les hommes, un instrument indispensable. Loin de servir uniquement à s'éventer, il n'est pas moins utile à divers autres buts. Une Espagnole parle, minaude, salue avec son éventail; il la protège contre tout embarras; elle s'en couvre le visage pour pouvoir observer à loisir ou exciter la curiosité. Les mendiants, les cuisinières se rendant au marché ont toutes leur éventail en main, et préféreraient cent fois se passer de bas que de l'*abanico*. C'est d'ailleurs chez les Espagnols un art inné que de manier l'éventail avec grâce: il s'ouvre et se ferme avec souplesse tantôt à droite, tantôt à gauche; ses positions et ses mouvements divers expriment tous des pensées nettement définies, et le profane s' imagine difficilement quels épanchements intimes s'échangent par l'intermédiaire de ce manège si innocent en apparence, quels combats les señoras livrent avec son appui, quelle habileté elles possèdent pour exprimer par le moindre mouvement l'amour, les ardeurs de la passion, la haine, la douleur. Aussi les *abanicos* sont-ils en Espagne un article de très-grand débit, et, dans la province de Valence, qui en produit plus que toute autre, des communes entières sont exclusivement occupées à cette fabrication.

N'étaient la physionomie et la coiffure des promeneurs, nous pourrions presque nous croire transportés de l'*Alameda* de Madrid au cœur des Champs-Élysées. Même en ce lieu, nous constatons une fois de plus la nonchalance des méridionales. On ne se promène pas ici comme chez nous, et l'on ne se donne pas la peine de faire prendre, après le repos de la journée, un peu



LE PALCO (LOGE) D'UNE FEMME DU MONDE AU CIRQUE.

d'exercice au corps. Loin de là, les élégantes, assises dans des fauteuils et des *poltronas*, jouent de l'éventail, bâillent et s'ennuient visiblement. Tout au plus peut-on surprendre de temps en temps un léger salut de l'éventail ou un coup d'œil distraitement jeté sur l'allée des cavaliers, où la jeunesse dorée caracole sur de magnifiques andalous: puis tout retombe dans l'apathie et l'oisiveté intellectuelle la plus complète.

L'*Alameda* est, dans le sens propre du mot, un salon, où chacun fait parade sur son siège et ne goûte d'autre plaisir que de prendre le frais. C'est un moyen de tuer le temps, une habitude de tous les jours, et rien de plus. Pour l'étranger, c'est un étalage de brillantes toilettes et de jolis visages, et c'est vraiment à cet égard un lieu incomparable. On se tromperait pourtant



MAJA EN GRANDE TOILETTE.

si l'on voulait étudier ici le caractère des Espagnoles ou sonder leurs passions, car elles paraissent toujours au Salon calmes, phlegmatiques et blasées au suprême degré. Pour bien pénétrer le tempérament de ces belles, qui sont là si paisiblement étendues dans leurs causeuses, il faut les voir dans l'arène des combats de taureaux, où nous aurons bientôt l'occasion d'admirer leur surexcitation nerveuse.

L'idée, que l'on se fait généralement à l'étranger de la physionomie des Espagnoles, se modifie toujours, sauf pour les habitantes des provinces méridionales, par une étude plus approfondie, et je dirai même volontiers qu'elle aboutit le plus souvent à une désillusion.

Ces grands yeux noirs et ardents, taillés en amande et voilés de longs cils, ces beaux cheveux noirs et ce teint brun, qui forment à nos yeux le fameux type espagnol présent à tous les esprits, n'appartiennent nullement ni à la race arabe, ni même à la famille ibérique, ni surtout au sang madrilène. Le visage, les mains et la peau des femmes de la capitale sont moins foncés que cela et généralement très-soignés. Les noirs cheveux d'ébène qu'ont peints les romanciers perdent par une inspection minutieuse beaucoup de leur couleur de jais, et sont du moins plus rares qu'on ne le croit ordinairement. La teinte châtain est celle qui prédomine; des tons plus clairs se rencontrent assez fréquemment; les yeux bleus sont très-appréciés. Aussi bien, un peuple, au sein duquel il a dû s'opérer pendant des siècles un mélange de sang romain, gothique, arabe et français, ne peut constituer finalement une race bien pure.

Les femmes de Madrid sont incontestablement belles, pleines de grâce et d'attraits, aussi longtemps qu'elles n'ont pas dépassé la vingtième année. Au-delà de cet âge, elles ont une tendance marquée à l'embonpoint, que vient favoriser dans une large mesure leur indolence naturelle. A l'époque de la vie, où les femmes du Nord sont précisément dans l'épanouissement de leurs charmes, l'Espagnole se trouve déjà sur le déclin de sa beauté, et quand on recherche les causes de cette dégénérescence rapide, on est tenté de l'attribuer pour partie à cet état continu de transpiration, qui va jusqu'à rendre impossible l'usage des gants de peau.

Dans les hautes classes de la société, l'éducation de la jeune fille espagnole ne répond nullement aux exigences françaises. Ici, la musique, la littérature et la connaissance des langues étrangères sont considérées comme articles de luxe. L'Espagnole ne quitte presque jamais sa patrie, et, par suite, elle n'éprouve nullement le besoin ni l'envie de s'adonner à aucune étude sérieuse. Outre cela, son orgueil, dans lequel il n'y a pourtant pas trace d'arrogance, et l'idée bien arrêtée, qu'en dehors de l'Espagne le monde n'existe pas, la rendent absolument inaccessible à l'influence de tout élément étranger. Il n'est pas rare, au milieu d'un cercle élégant de dames et de jeunes filles de l'aristocratie, de n'en pas rencontrer une seule qui sache le français, et, quant aux autres langues, inutile d'en parler.

Le voile (*velo*) est, en raison de sa grande légèreté la coiffure à la mode, et se fixe dans les cheveux à l'aide de longues aiguilles, avec la plus parfaite simplicité: les grands peignes ne se portent guère que dans les basses classes de la société. Enfin, l'on chercherait vainement jusque dans le peuple certains costumes espagnols, dont le souvenir ne se conserve plus que dans les ballets, et la *Maja* est peut-être la seule qui, lorsqu'elle se pare pour aller assister aux combats de taureaux, garde encore quelque chose du vieux costume castillan: courte casaque de soie claire, semée de dentelles noires, et corset à longue pointe, solidement lacé par derrière.

Mais quittons pour quelques instants le Salon et le monde féminin, et traversons la chaussée pour gagner la Fontaine d'Apollon et ses statues allégoriques des quatre saisons. Là, se meut un monde tout différent, à la fois plein de grâce et de bonne humeur, de vie et d'animation méridionale; là, bonnes d'enfants et nourrices règnent en souveraines, et, sur le sable de ce cirque ravissant, s'agitent en foule *Niñas* et *Niños*, depuis le nourrisson à la mamelle jusqu'à la fillette et à l'adolescent. La balle et la corde à sauter, le cerceau et le ballon, la poupée et le cheval de bois exercent là sur tout ce petit peuple leur pouvoir magique, et, à la vue de cette jeunesse si fraîche, si rose et si charmante, nous avons bientôt fait d'oublier toutes les personnes d'un âge plus mûr que nous voyions tout à l'heure de l'autre côté de la chaussée.

Les petites filles surtout, sous leurs riches costumes et les couleurs éclatantes qu'affectionne le méridional, avec leurs petites jaquettes courtes, leur parure de dentelles et leur fine chaussure française qui fait ressortir les formes gracieuses de leurs petits pieds, leurs belles boucles foncées et leurs yeux étincelants, captivent le regard de l'observateur, autant par leur vivacité naturelle que par la grâce de leurs mouvements.

Jamais, on ne vit tourbillonner ailleurs que dans l'*Alameda* de Madrid, auprès de la fontaine d'Apollon, pareille collection de Luisa, de Juana, de Juanita, de Mercédès, de Dolorès et d'Inès!



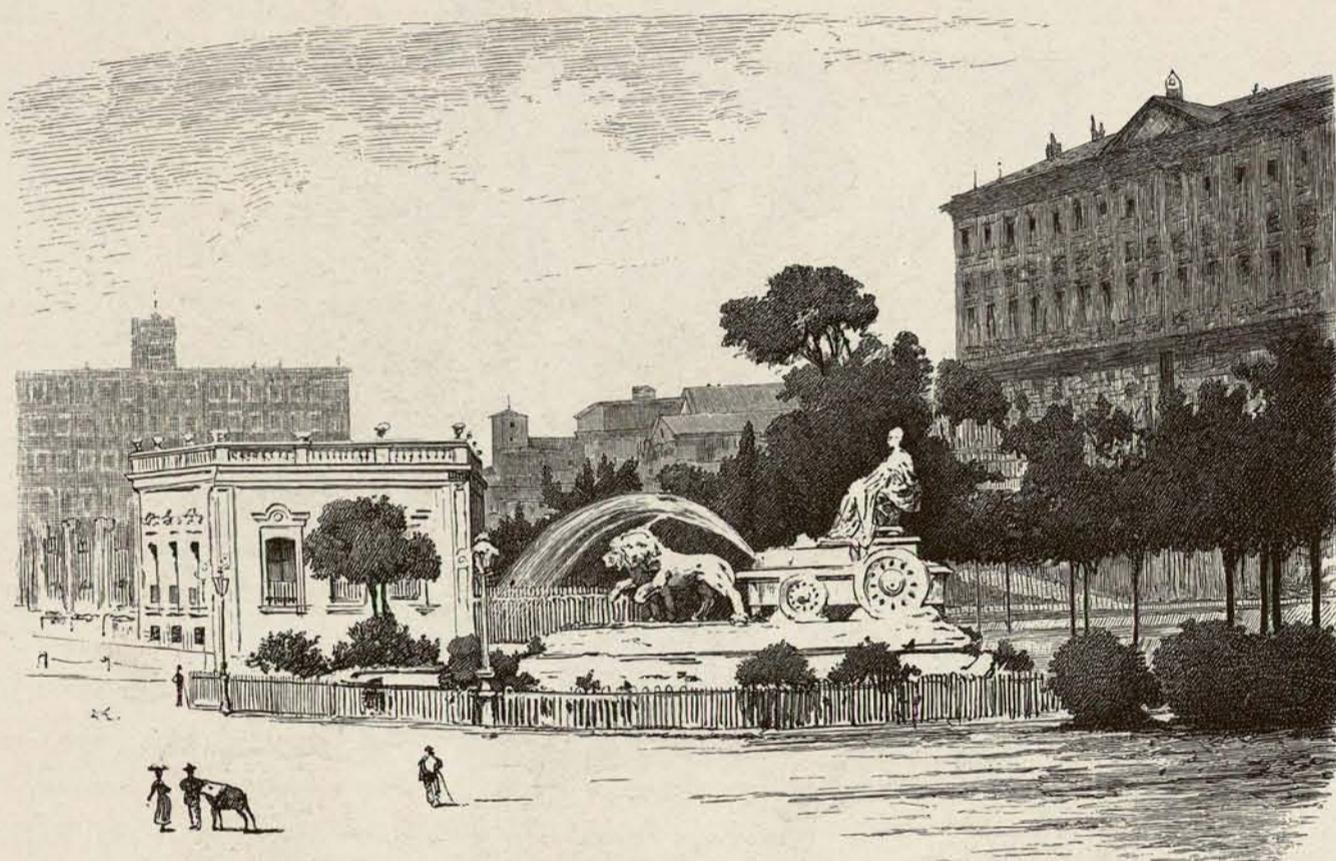
LES NOURRICES AU PRADO.

Les bonnes d'enfants, auxquelles est confiée la garde de tout ce petit peuple, ne présentent pas un aspect moins exotique sous leurs toilettes simples, il est vrai, mais pleines en même temps de la plus grande fraîcheur. Des robes claires en cotonnade ouvrée; un tablier d'une blancheur irréprochable attaché à la taille par des cordons traînant très-bas derrière la jupe; un foulard bariolé, le plus souvent jaune, entortillé coquettement et cependant avec un naturel parfait autour d'une belle chevelure noire; sur le dos, ces deux longues tresses grosses comme le poing qui excitent par dessus tout, et d'ailleurs à bon droit, l'orgueil et la fierté de ces *dueñas*; leurs visages généralement beaux, l'on pourrait presque dire distingués, trahissant clairement leur origine pur-sang, tout en un mot imprime à ces fraîches campagnardes un cachet d'originalité antique et sans mélange.

Les bonnes d'enfants affectent ostensiblement de se tenir à quelque distance des nourrices, qui, bien qu'elles appartiennent généralement à une classe moins relevée de la population féminine,

sont cependant absolument indispensables à Madrid, où, surtout dans les sphères aristocratiques, l'amour de ses aises, joint à diverses autres considérations, interdit rigoureusement à toute jeune femme les fatigues et les ennuis de l'allaitement maternel.

Les meilleures nourrices de la capitale sont originaires de la montagne : les plus appréciées sont les *Montañesas* des Asturies, et l'on recherche aussi beaucoup pour l'abondance de leur lait les *Pasiegas* des environs de Santander. On les voit à Madrid offrir personnellement leurs services auprès de la Trinidad. Une fois engagées, ces nourrices sont couvertes par leurs maîtres de toilettes bariolées, de robes rouges et de tresses d'argent, et touchent de fort bons gages, quand on est content d'elles. Il va sans dire d'ailleurs que l'exagération même des salaires que réclament et obtiennent ces femmes, jointe à la vie de bien-être qu'elles mènent parfois pendant des années, sont beaucoup plus nuisibles que profitables à la moralité de la population des montagnes.



LA FONTAINE DE CYBÈLE À MADRID.

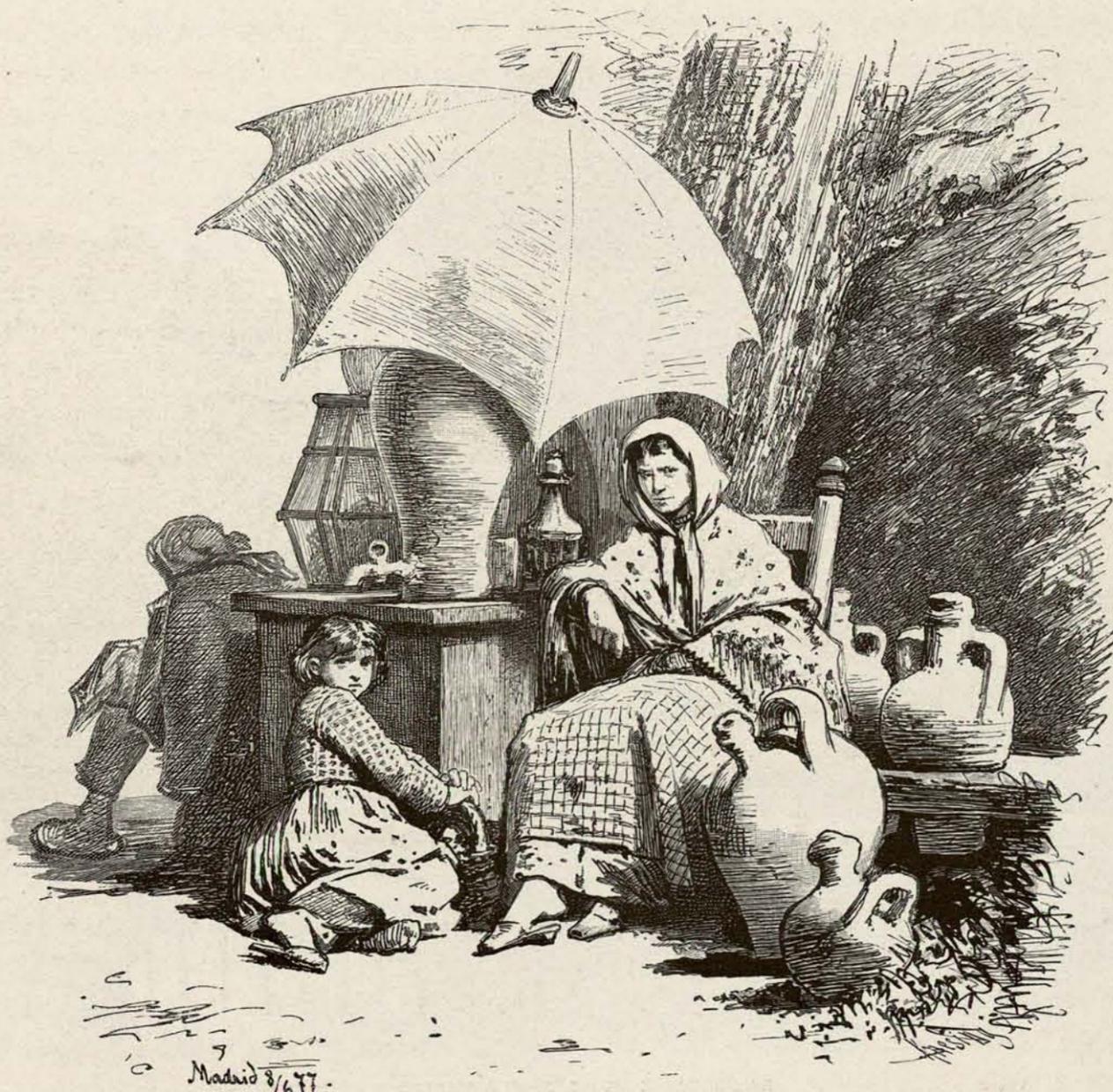
A Madrid, il n'est pas moins bon genre d'avoir, le cas échéant, une jolie nourrice bien tenue, que de posséder un équipage élégant avec un bel attelage. Dans toute l'Espagne, les gens de service sont fidèles, dévoués, dignes de confiance, et se recrutent principalement dans les provinces basques. Les domestiques ont à Madrid un club spécial, et se divisent en castes, suivant leur nationalité.

Pour en finir avec le petit monde enfantin du Prado, il ne faut pas oublier de signaler comme un de ses amusements favoris ces jolies petites voitures de toutes formes et de toute apparence, qui, traînées par des ânes, des mulets et des chèvres et éclairées le soir par des lampions de couleur, font faire, moyennant une rétribution modique, tout le tour de l'allée à leurs jeunes voyageurs.

La plus belle œuvre d'art, que le Prado étale aux yeux des amateurs, est sans contredit la fontaine de Cybèle, située à l'entrée de l'avenue d'Alcala. La déesse y trône majestueusement sur un char tiré par des lions, et les figures du groupe, dues au ciseau de Francisco Gutierrez et de Roberto Michel, sont toutes d'une grande beauté classique.

La fontaine de Neptune, exécutée par Pascal de Meira, montre le dieu debout sur un char en forme de conque traîné par deux gigantesques coursiers, et offre, elle aussi, une haute importance artistique. Reste à savoir si ces statues colossales, qui représentent un Apollon, un Neptune, une Cybèle dans le plus simple appareil, sont parfaitement à leur place, dans un lieu consacré au beau sexe et à l'enfance.

Sur le côté gauche du Salon s'échelonne une suite ininterrompue de palais. De l'autre côté s'élève le beau et triste monument du 2 mai, simple obélisque qui se dresse au-dessus



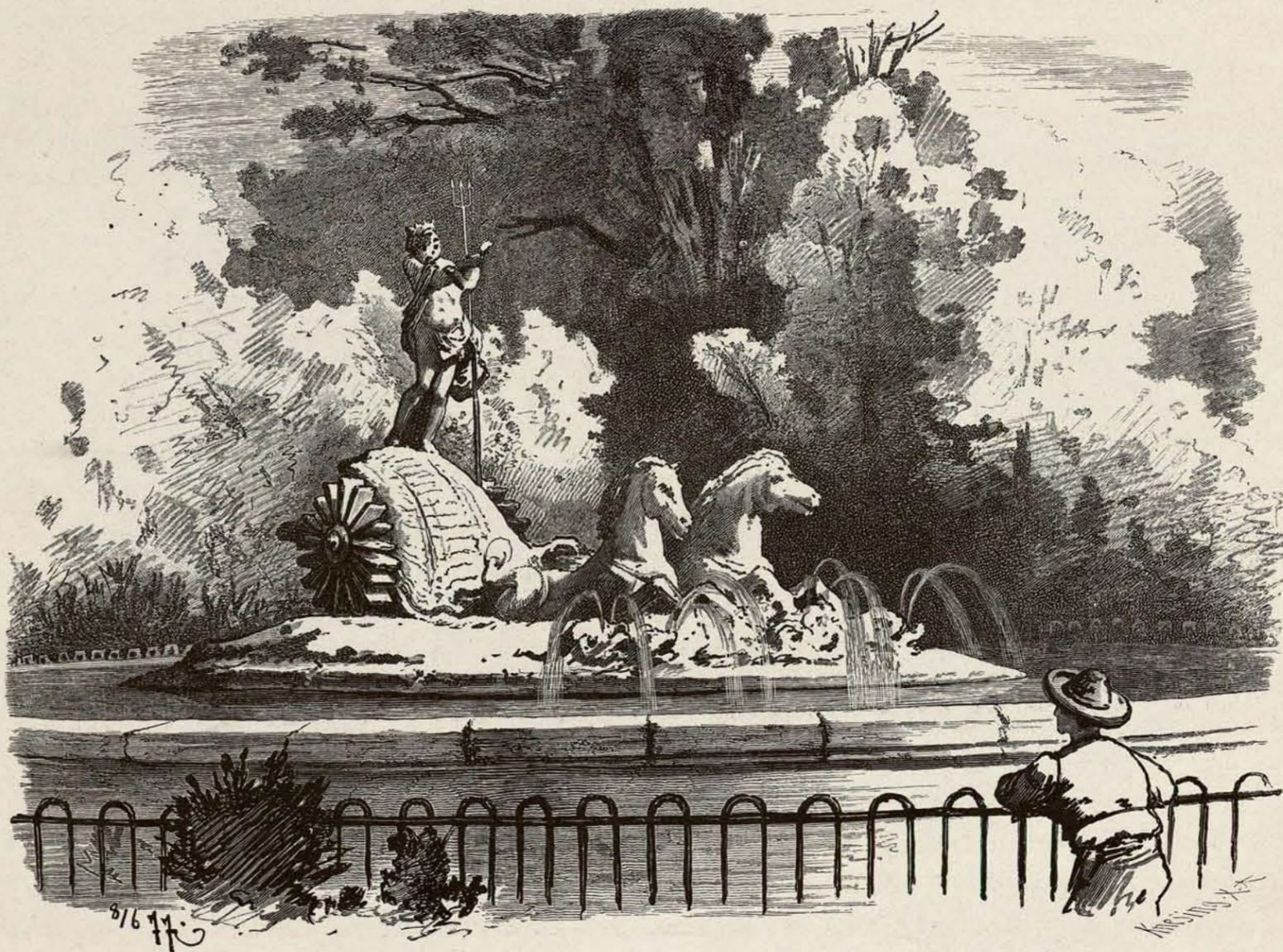
Madrid 8/677.

MARCHANDE DE LIMONADE (LIMONADIERA).

d'un sarcophage et que tout Espagnol contemple avec fierté. C'est qu'en effet cette place ombragée d'ormes porte le nom de *Campo de la lealtad*, — champ de la loyauté — et c'est là que, le 2 mai 1808, Murat fit fusiller, en exécution des sentences rendues par son conseil de guerre, un grand nombre de personnes accusées d'avoir pris part à la levée de boucliers dirigée contre la domination française. Les chefs de l'insurrection, Don Luis Daviz et Don Pedro Velarde, sont ensevelis sous le monument, et une cérémonie religieuse en l'honneur des victimes réunit chaque année en cet endroit une nombreuse assistance, où figurent habituellement des représentants de toutes les provinces du royaume.

De cette place, le coup d'œil sur l'Alcala est véritablement magnifique, et les palais et les jardins impriment à ce quartier de la ville un incomparable cachet.

Au-delà du point où débouche l'Alcala, le prolongement du Prado, qui prend ici le nom de Paseo de Recoletos, attire le visiteur autant par la beauté de ses bosquets d'acacias que par les chants harmonieux des rossignols, et vient lui-même aboutir à une troisième promenade, la Fuente Castellana, où les *limonadieras* se tiennent pendant le jour auprès de leurs petites boutiques. On ne peut qu'admirer la simplicité des procédés employés par ces braves femmes pour préparer sur place diverses boissons rafraîchissantes. Quelques *cantaros* ou cruchons réfrigérants remplis



LA FONTAINE DE NEPTUNE À MADRID.

d'eau glacée, quelques morceaux de sucre, quelques citrons, une demi-douzaine de verres munis chacun d'un tube de paille, telles sont les matières premières de la fabrication. Etendez au-dessus de tout cela un grand parapluie, et vous aurez devant vous, tout prêt à fonctionner, le laboratoire complet de la *limonadiera*. Quant à la boisson préparée dans ces conditions sous les yeux du consommateur, on ne saurait en imaginer de plus fraîche.

La promenade désignée sous le nom de *Delicias de Isabel II* n'est encore comme la précédente, qu'un prolongement du Prado, et possède également deux fontaines: la fontaine du Cygne (*del Cisne*) et celle de l'Obélisque. Madrid peut être fier en vérité de sa richesse en monuments de ce genre.

L'eau nécessaire à la consommation de la capitale provient de la Lazoya qui passe à 22 kilomètres de la ville, et est amenée à Madrid par un immense système de tuyaux. Toutes les tentatives, faites antérieurement pour l'établissement de puits artésiens, n'avaient en effet donné que de mauvais résultats, et le Mançanarès, avec son lit toujours à sec, ne pouvait pas suffire aux besoins de la population madrilène. Aussi les fontaines de la ville sont-elles assiégées nuit et jour par la foule des *Aguadores*, qui pratiquent en gros et en détail le commerce de l'eau et remplissent continuellement les rues du bruit de leur cri monotone: *Quien quiere agua?* — Qui veut de l'eau?

A Madrid aussi bien que partout ailleurs, les extrêmes se touchent. Tout à côté du lieu de rendez-vous de la jeunesse aristocratique, voici en effet un autre centre tout différent, peut-être plus intéressant encore et plus attrayant que le premier aux yeux de l'observateur comme à ceux de l'artiste: c'est le point de réunion du paupérisme le plus abject. Nous entendons parler ici du quartier général des mendiants de Murillo et des gamins de la rue; nous avons nommé les trottoirs et le pavé de l'avenue d'Alcala qui donnent asile à des centaines de ces individus. Et quand nous parlons ici d'asile, nous ne le faisons malheureusement qu'à bon droit, car toutes ces pauvres créatures veillent, dorment, vivent et meurent au coin de leur borne sur les quelques pieds de macadam ou de pavé, que leurs ancêtres leur ont légués avec leur profession, si toutefois, pour ces malheureux, il peut être question d'autre profession que de chercher en tout lieu la nourriture nécessaire pour ne pas mourir littéralement de faim.

Ces enfants de la besace, ou, pour mieux dire, ces exploités publics ressemblent par beaucoup de côtés à ces bandes de chiens, qui, dans les rues de Constantinople, repoussent par des aboiements et des morsures toute tentative d'invasion de leur domaine. Très-économiquement vêtus, souvent même couvert de pittoresques haillons, sans chaussures et sans autre coiffure qu'une chevelure hérissée qui ne connut jamais le peigne, l'œil toujours au guet, la langue toujours prête à la riposte et à la plaisanterie, ils assiègent à toute heure les passages et les coins de rues les plus fréquentés, offrant avec des cris qui dominent tous les bruits de la chaussée, les uns, des allumettes et du feu; les autres, des journaux et des brochures; ceux-ci, des cure-dents ou des châtaignes rôties; ceux-là, des places pour les combats de taureaux; d'autres enfin, des épingles, des oranges, des citrons, des bouquets de fleurs ou du papier à cigarettes, *papelillos para cigarritos*.

Mendiant à la devanture des nombreux cafés de l'Alcala des morceaux de sucre qu'ils ne se font pas faute de revendre ailleurs, ramassant sur les trottoirs les bouts de cigares jetés par les promeneurs, fouillant avidement les tas d'ordures pour y chercher quelques vieux restes, cirant les chaussures et brossant les habits des passants, ils sont là nuit et jour à leur poste, narguant avec une égale insouciance toutes les intempéries des saisons, et le plus souvent exposés aux ardeurs d'un soleil torride, qui brûle chaque jour davantage leur teint fortement basané. Le pinceau divin de Murillo a su rendre d'une façon magistrale les têtes véritablement typiques de quelques-uns de ces gamins de Madrid, mais, pour tout autre que cet immortel artiste, il est bien difficile de saisir au passage ces esprits inquiets et perpétuellement en mouvement, qui, les bras toujours tendus vers le client qu'ils poursuivent de leurs offres, savent se faufiler à travers la foule avec la souplesse et l'agilité du lézard.

Il est dans les rues de Madrid d'autres types populaires, qui ne sont pas moins étranges. Nous voulons parler ici des aveugles, des manchots, des estropiés, des paralytiques, de tous ces mendiants en un mot, qui, déposés dès le matin par leurs proches sur le seuil des maisons, sous le portail des hôtels et sur les escaliers des monuments, stationnent à la même place jusqu'aux heures avancées de la nuit, appelant sur leur infortune, par toutes les phrases possibles et sur

tous les tons imaginables, l'attention du public charitable. Plus loin, ce sont de pauvres diables aux trois quarts invalides et des musiciens de carrefour, qui jouent en pleine rue de la trompette, de l'orgue de Barbarie, parfois même du piano, ou bien encore de malheureuses femmes, qui font entendre, avec accompagnement de mandoline et de tambourin, quelque chanson aux couplets monotones.

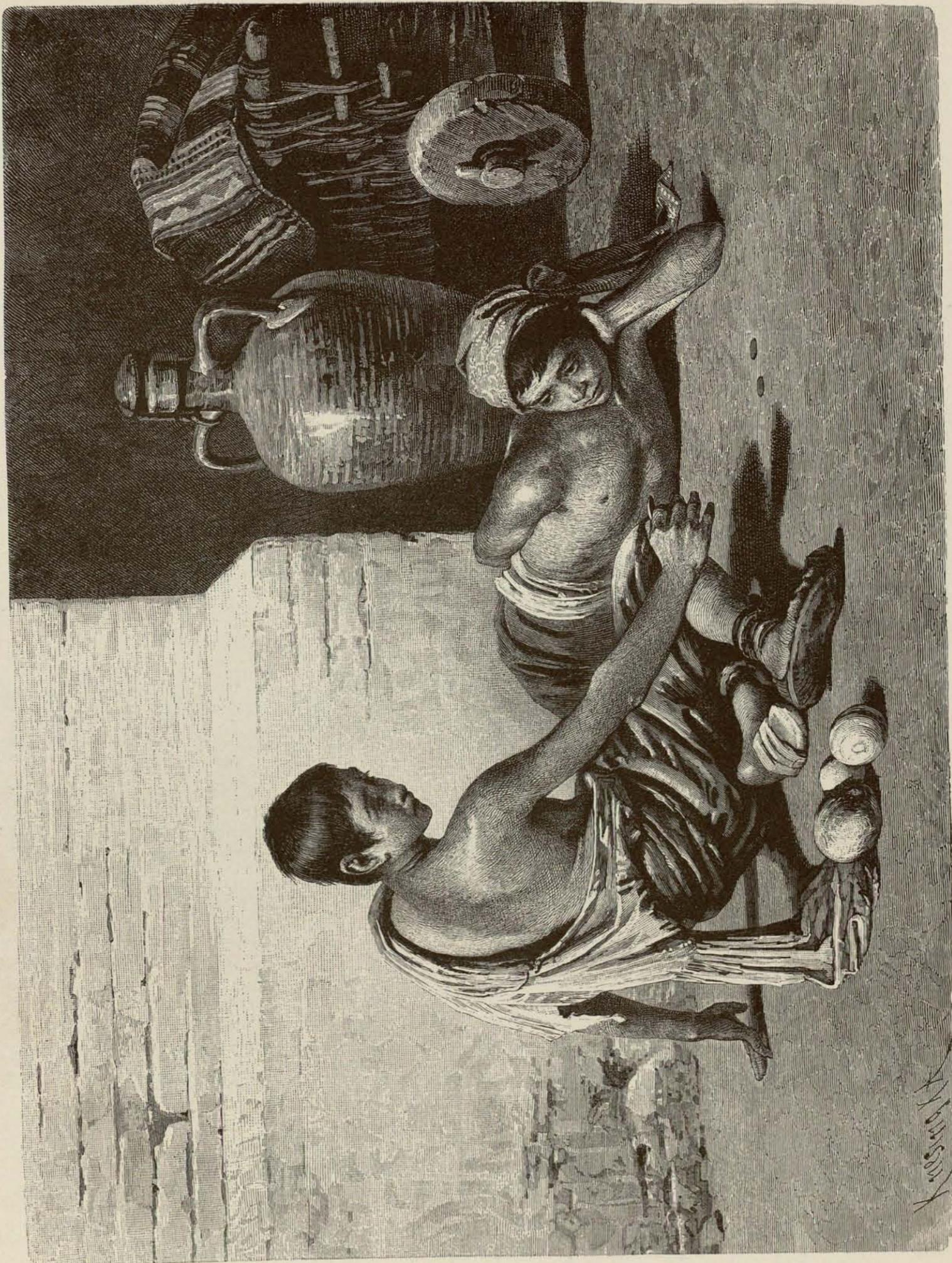
La douceur du climat méridional, jointe à la brièveté de l'hiver, favorise leur existence en plein vent, sans les laisser souffrir de l'insuffisance de leurs vêtements; leur tempérance naturelle les empêche le plus souvent de ressentir les atteintes de la faim, et quiconque trouvera jamais



CHANTEUSE AMBULANTE AVEUGLE.

l'occasion d'observer ces misérables créatures pendant un certain temps ne pourra manquer d'admirer leur prestesse, leur persévérance et leur sobriété.

Mais ce qui, dans le trajet de l'Alcala à la Puerta del Sol, nous frappe encore par dessus tout, c'est, comme nous l'avons déjà dit précédemment, la quantité d'individus, qui gagnent leur vie dans le commerce des boissons. On ne saurait croire ce que l'on consomme de liquide à Madrid. Les ardeurs du climat, la sécheresse de l'atmosphère, la poussière et la chaleur, tout enfin conspire, comme à plaisir, pour y produire chez l'homme une soif inextinguible. On a beau boire le matin, à midi et le soir; on a beau placer sur toutes les tables à la disposition de tous et de chacun d'innombrables *cantaros* ou cruches réfrigérantes, c'est cependant la soif qui, le soir venu, vous empêche de vous endormir, et c'est encore et toujours elle qui, au beau milieu de la nuit comme aux premières heures du jour, vient vous arracher brutalement aux douceurs du sommeil.



LES GAMINS DE MADRID.

Y. M. 1855



Comment s'étonner dès lors de voir toujours sur les places publiques nombreuse clientèle autour des *Aguadores*? Non-seulement ces braves gens vendent au détail de l'eau fraîche au passant altéré, mais encore ils ont apporté du fond de la Galice le précieux talent de préparer avec des *Azucarillos* ou gâteaux de sucre une limonade aussi succulente que peu coûteuse.

Quant aux *cantaros*, ces cruches sont faites d'un argile poreux, dont le suintement amène à la surface extérieure du vase une évaporation continuelle, assez réfrigérante pour agir à la fois sur le récipient et sur son contenu. Elles sont pour la plupart importées d'Amérique, et servent également à rafraîchir les appartements. Dans une pièce de dimensions moyennes, deux ou trois *cantaros* de grand modèle suffisent à produire par évaporation un abaissement de température sensible.

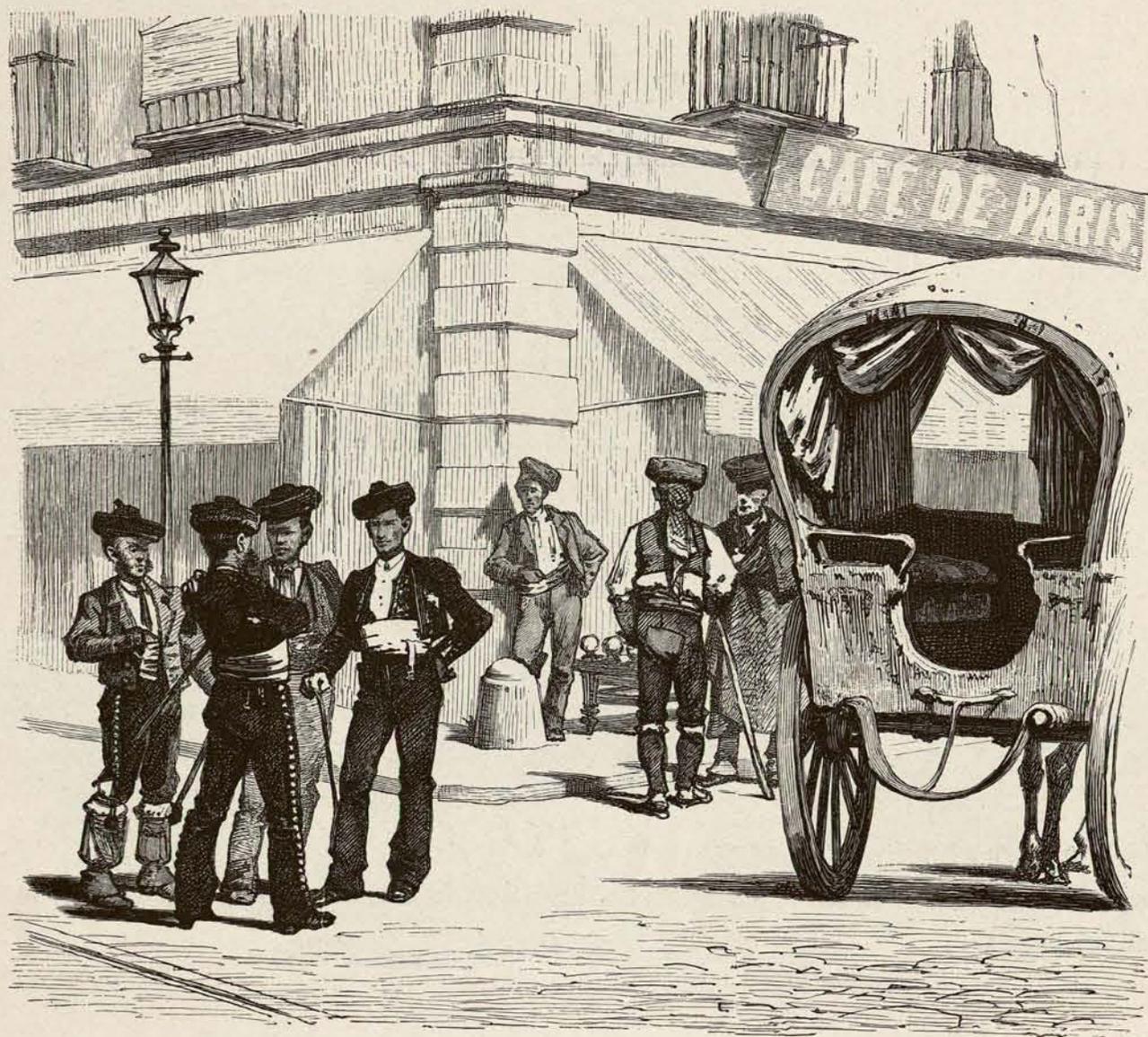


AGUADOR (MARCHAND D'EAU) SUR LA PUERTA DEL SOL, À MADRID.

Comme dans toutes les contrées méridionales, les cafés présentent, à Madrid, une grande animation. Sur une estrade, au milieu de la salle, se trouve généralement un piano, qui, destiné à charmer les consommateurs par des concerts nocturnes, fait en même temps le désespoir de tous les pauvres dormeurs du voisinage. Tous ces cafés ont leurs habitués, qui s'y donnent rendez-vous, soit pour jouer, soit pour causer affaires, et la clientèle de chaque établissement est presque toujours très-nettement tranchée d'après sa couleur politique. C'est ainsi que, sur la Puerta del Sol, le Café de Paris est le quartier général des *Aficionados* ou sportsmen et de leurs amis les *Toreros*, facilement reconnaissables au caractère particulier de leur costume de ville: veste de velours, pantalon bordé d'une rangée de boutons, ceinture et sombrero. C'est là qu'appuyés

contre les montants de portes, ils perdent à rouler des cigarettes leurs nombreuses heures de liberté, et c'est également là que les entrepreneurs viennent conclure avec eux des traités d'engagement.

Les gages des *Toreros* augmentent avec leur célébrité, et les *Espadas* en vogue gagnent jusqu'à mille francs par taureau, soit de deux à trois mille francs net par représentation. Lorsqu'ils se chargent de composer eux-mêmes leur *cuadrilla* ou troupe de combat, ils exigent généralement de trois mille à trois mille cinq cents francs par taureau, et abandonnent alors à chaque *banderillero* de cent à cent-vingt francs.



TOREROS DEVANT LE CAFÉ DE PARIS.

Dans ces conditions, le public madrilène entend que les entrepreneurs ne lui présentent que d'excellents taureaux, fournis par les éleveurs les plus célèbres, et c'est sans doute pour cela que le programme porte toujours l'indication de la provenance et de l'origine de chaque animal. Le prix d'un taureau de combat, livré sur la Plaza, varie, selon la race, de sept cents à deux mille francs.

La Puerta del Sol, belle place entourée de constructions d'un aspect monumental et ornée en son milieu d'une fontaine jaillissante, est, à toute heure du jour, le rendez-vous des gens d'affaires, des boursiers et des oisifs.

L'affluence et le mouvement qu'on y remarque sont dus en grande partie à la présence de certains bureaux de chemins de fer, dont l'admirable installation devrait bien servir de modèle à tous les pays civilisés. Non-seulement, on enregistre là, pour toutes les directions, bagages et marchandises, mais encore on y délivre à l'avance des billets pour tous les trains possibles et des correspondances pour tous les omnibus qui les desservent. Si l'on ajoute à cela que, dans les gares mêmes, des hommes d'équipe spéciaux se chargent, aux conditions d'un tarif modéré, de toutes les pénibles formalités généralement imposées au voyageur, on avouera que le public espagnol est, sous ce rapport, beaucoup mieux partagé que bien d'autres.

C'est sur la Puerta del Sol que viennent déboucher les principales artères de la ville, et notamment la Carrera San Jeronimo, la Calle de Alcala et la rue de la Montera.

Parmi toutes ces voies, l'Alcala peut être considérée comme le Boulevard des Italiens de la capitale espagnole. Très-large et sillonnée au centre de la chaussée par les rails d'un tramway, cette rue est sans cesse animée par une circulation active d'hommes, d'animaux et de véhicules de toutes sortes : calèches, cabriolets, fiacres, carrioles, lourds tramways attelés de quatre mules, etc. Quant à la Calle Montera, c'est avant tout le quartier des beaux magasins, et elle est dès lors très-fréquentée par les señoras, qui y viennent chercher, au milieu des étalages le plus richement assortis, les mille et un articles indispensables à la toilette d'une élégante.

En quittant la Puerta del Sol et tournant à l'ouest dans la Calle mayor, nous nous trouvons bientôt portés par le flot populaire à la Plaza mayor. Vaste parallélogramme formé par une longue suite de palais et de constructions à l'aspect vénérable, cette place a vu se dérouler les plus tristes épisodes de l'histoire d'Espagne, et servi de théâtre non-seulement aux séances fameuses du tribunal de l'Inquisition, mais encore aux auto-da-fé et autres exécutions religieuses de cette sinistre époque.

Les bâtiments de la Plaza mayor étaient, comme on peut le voir encore aujourd'hui, admirablement disposés pour assister commodément à ces spectacles religieux. De grands balcons, courant à tous les étages sur toute la longueur des façades, abritaient derrière des tapis et des guirlandes de fleurs la foule des curieux, et, comme on y voyait côte à côte riches et pauvres, ouvriers et bourgeois, grands seigneurs et manants, le spectacle qu'ils offraient eux-mêmes au public massé sur la Plaza ne devait assurément pas manquer de grandeur et d'attrait.

L'Inquisition ne peut malheureusement pas être effacée de l'histoire de la Péninsule.

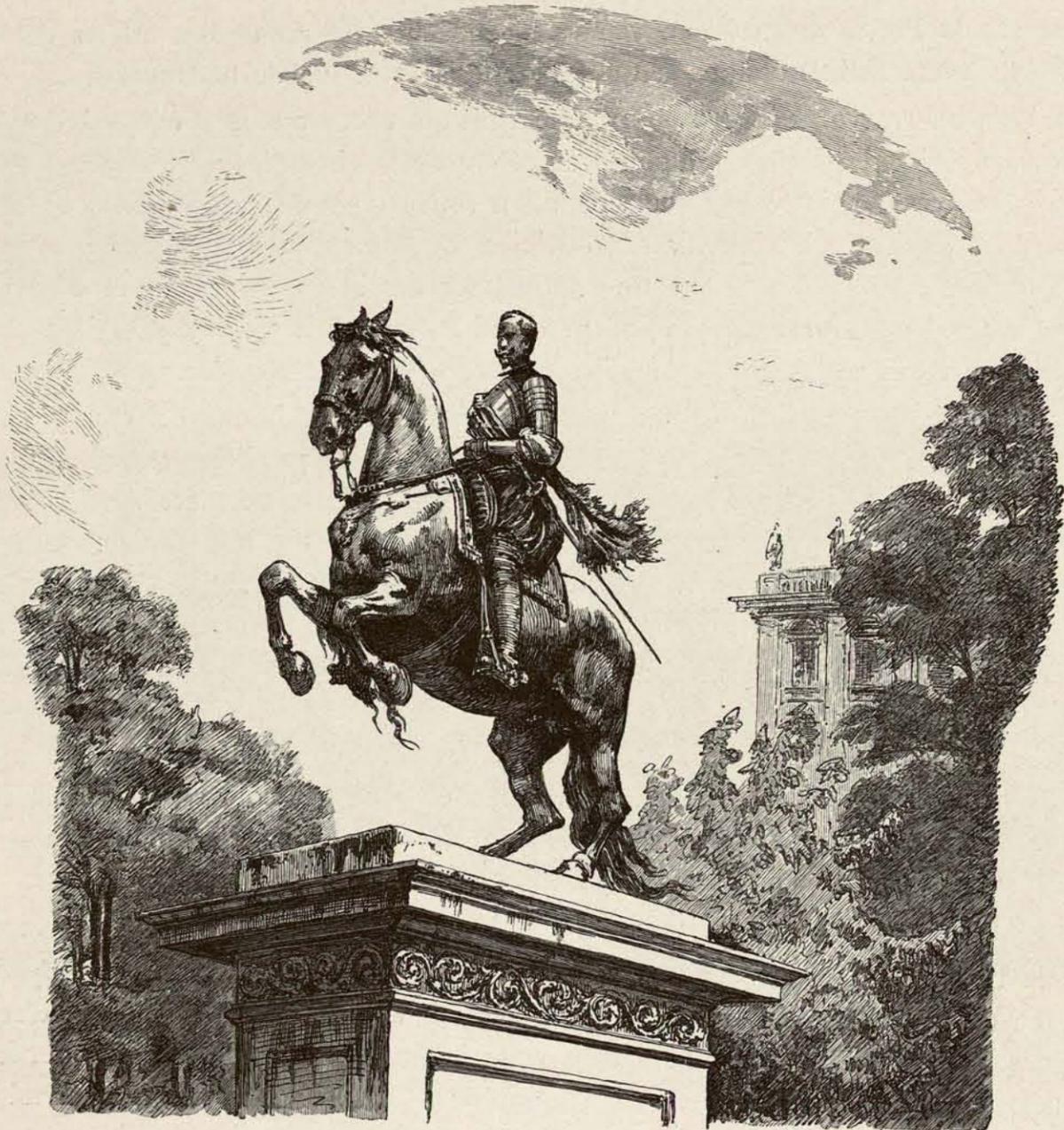
Dès le treizième siècle, elle fit son apparition en Espagne et commença à s'y développer peu-à-peu, en dépit de l'opposition violente des évêques de Castille. Ces prélats, d'accord avec leurs collègues de Léon, voyaient poindre dans cette institution un grand danger pour leurs droits ecclésiastiques, et, pour la combattre, ils employèrent, bien inutilement, il est vrai, tous les moyens dont ils pouvaient disposer. Ils réussirent toutefois à retarder sensiblement la marche des événements, et c'est seulement à la fin du quinzième siècle, sous les rois catholiques, que l'Inquisition parvint à prendre solidement racine sur tout le territoire de la Péninsule, poursuivant désormais, en même temps que la réforme religieuse, certaines idées politiques, telles que l'abaissement de la noblesse féodale.

A cette époque, il régnait en Espagne trois confessions différentes : le catholicisme, la religion israélite et le mahométisme.

Dans la plupart des villes, les Juifs avaient leurs synagogues, et, tant à cause de leur érudition profonde que de leur grande fortune, étaient partout tolérés et estimés. A part quelques petites redevances au clergé, ils n'eurent à supporter aucune charge spéciale, jusqu'au jour où un moine fanatique, Fernand Martinez Nuñez, se mit à prêcher contre eux la persécution. Il provoqua

par là, en 1391, les premières chasses aux Juifs, et dorénavant ces hommes autrefois si paisibles ne vécurent plus que dans des angoisses et des transes perpétuelles.

En 1477, sous le règne d'Isabelle, le cardinal Pedro Gonzalès de Mendoza réussit à installer à Séville le premier tribunal exclusivement religieux, inaugura contre les hérétiques le régime des proscriptions et des supplices, et finit par introduire ces terribles cours de justice dans tout le royaume d'Espagne. Le Parlement de Tolède ayant donné, en 1480, son approbation à ces mesures, la *General inquisicion suprema* fut, l'année suivante, officiellement ouverte à Séville,



STATUE ÉQUESTRE DE PHILIPPE IV SUR LA PLAZA DEL ORIENTE.

et le grand-prieur des Dominicains de Ségovie, Thomas de Torquemada, fut nommé grand-inquisiteur de la foi. A dater de ce jour, il eut deux cents hommes à ses ordres et cinquante gardes à cheval, et commença par faire brûler publiquement dans un premier auto-da-fé sept chrétiens apostats. Sous l'inspiration de la peur, plus de dix-sept mille personnes se dénoncèrent elles-mêmes comme des pêcheurs contrits, et, dans les premières années, deux mille victimes environ se virent condamner au bûcher. Les Juifs émigrèrent en masse, soit en Portugal, soit en Afrique, et les hérétiques repentants, proclamés, malgré leur soumission, infâmes ainsi que tous les membres de leur famille, furent désormais incapables d'occuper aucun emploi public, et durent abandonner pour les besoins de la guerre contre les Maures une bonne partie de leur fortune.

Torquemada mourut, chargé de malédictions, en 1498, et fut enterré dans le couvent d'Avila.

Plus tard, le tribunal suprême fut, en même temps que le trône royal, transféré à Madrid, et le souverain reçut alors le droit de nommer personnellement six ou sept juges de l'Inquisition, au nombre desquels devait toujours figurer un dominicain. On comptait en ce moment en Espagne plus de vingt mille *Familiars* ou auxiliaires de l'Inquisition, et le fanatisme religieux était tel que, parmi la foule des solliciteurs d'emplois, on vit jusqu'à des hommes de qualité postuler ces fonctions.

En 1732, il fut sévèrement prescrit à tous les fidèles de dénoncer, sur le moindre soupçon d'hérésie, même leurs parents les plus proches. Les prisons de ces infortunés, toujours pleines et toujours trop petites, les *Casas santas*, comme on disait alors, n'étaient que des cellules, privées d'air et de lumière, où, pour convaincre l'hérétique, on épiait secrètement le moindre de ses soupirs et de ses mouvements, jusqu'à ce que la torture vint enfin lui arracher un aveu formel.

Les épouvantables exécutions par le feu, trop célèbres dans l'histoire sous le nom d'auto-da-fé, avaient généralement lieu le Dimanche, entre la fête de la Trinité et le temps de l'Avent, et, comme elles étaient toujours publiques, le peuple et souvent même la Cour y assistaient en nombre.

Sous l'influence de l'arrêt, que l'Inquisition faisait subir en Espagne au mouvement intellectuel, et de diverses autres causes non moins pernicieuses survenues à la suite de la découverte de l'Amérique, l'industrie du royaume ne tarda pas à se paralyser, les forces vitales de la nation se virent bientôt presque étouffées, et toute culture spirituelle d'un ordre supérieur finit par disparaître.

C'est seulement au milieu du siècle dernier que la puissance de l'Inquisition commença à décroître, le jour qu'une ordonnance royale fut venue lui interdire de rendre, sans l'assentiment du souverain, aucun jugement en matière religieuse.

Malgré tout, l'Inquisition parvint encore à frapper, en 1784 et en 1804, certaines personnes accusées de sorcellerie, et réussit ainsi à se maintenir jusqu'à ce qu'un décret de Napoléon, en date du 4 décembre 1808, vint l'abolir complètement, comme le plus puissant obstacle à la diffusion des idées et aux progrès intellectuels.

On estime que, depuis l'an 1500 jusqu'au commencement de ce siècle, le nombre des victimes du terrible tribunal s'est élevé à 341000, parmi lesquelles 32000 furent brûlées vives, 17600 exécutées en effigie, et 291000 condamnées à des peines pécuniaires.

Enfin, en 1820, une décision des Cortès vint également mettre fin pour les livres, les écrits et toutes les œuvres intellectuelles, à la juridiction de l'Inquisition, et, après plusieurs siècles d'oppression, la liberté de conscience et celle de la pensée se trouvèrent ainsi définitivement rendues à ce malheureux pays.

Plus tard, lorsqu'à la suite de ces événements, la Plaza mayor eut cessé de servir de théâtre aux faits et gestes de l'Inquisition, elle fut souvent, grâce à sa conformation tout particulièrement propice, transformée en arène pour les combats de taureaux. La dernière représentation de ce genre, qui ait eu lieu en cet endroit, fut donnée en 1846, en l'honneur du mariage de la reine Isabelle, et l'on se souvient encore à Madrid des prouesses qu'accomplit en ce jour solennel l'illustre *espada* Montès.

La colonnade, qui entoure la place, est aujourd'hui le promenoir de prédilection de tous les habitants, et, le soir surtout, quand la pleine lune mêle aux flammes féeriques du gaz le pâle éclat de ses rayons, il y a toujours foule. Alors en effet, on voit se profiler au milieu de la place sur le fond noir du ciel la statue équestre de Philippe III, et, bien que des artistes

comme Juan Bologna et son élève Pedro Tacca aient rarement produit une œuvre aussi médiocre, on ne peut cependant se lasser de contempler avec admiration cette étrange silhouette.

Pendant le jour, cette même Plaza mayor où se sont déroulées jadis tant de scènes historiques, n'est plus guère maintenant que le quartier général des bambins de Madrid et le lieu favori des rendez-vous galants des militaires et des bonnes d'enfants. Toutefois, en dépit de cette déchéance, la place conserve toujours grand air, et rien ne lui pourra faire perdre son caractère imposant et sévère.

En quittant la Plaza, on aperçoit au bout de la Calle mayor, sur la Place de la Municipalité, la Torre de los Lujanes, où Charles-Quint retint autrefois prisonnier le roi François I^{er}, et l'on arrive en quelques minutes à la magnifique rue de Tolède, non moins belle et non moins remarquable que sa célèbre homonyme de Naples.

EL REAL PALACIO. — LE PALAIS ROYAL.



À l'extrémité orientale de Madrid, tout au bord du Mançanarès et sur une éminence assez élevée, d'où l'on embrasse un beau panorama de la plaine et des montagnes de Guadarrama, se dresse le Palais Royal, dont la plus belle façade donne du côté de la rivière. Un alcazar moresque s'élevait jadis à cette place, mais la main de l'homme et l'incendie de 1734, qui éclata le jour de Noël pendant la messe de minuit finirent par le détruire de fond en comble, et c'est alors seulement que fut posée par Philippe IV, en 1738, la première pierre du palais actuel. Construit sur les plans de l'architecte Jean-Baptiste Sacchetti, de Turin, il n'a été achevé que sous le règne de Charles III.

A peine a-t-on franchi l'une des portes cochères du monument que l'on se trouve dans une cour grandiose, qui peut assurément compter au nombre des principales curiosités de Madrid. C'est un immense quadrilatère de 140 pieds de côté, entouré au rez-de-chaussée par une colonnade ouverte, et, à l'étage supérieur, par une galerie vitrée conduisant aux appartements royaux. Au fond, se déroule majestueusement le superbe escalier de marbre, sur les degrés duquel Napoléon dit un jour au roi Joseph, son frère: *Vous serez en vérité mieux logé dans ce palais que moi dans mon Paris*, ajoutant ensuite, la main sur un des lions de marbre de la balustrade, ces paroles que devait démentir un avenir prochain: *Jé la tiens donc enfin cette orgueilleuse Espagne si longtemps désirée!*

La plus belle pièce du château est le *Salon de Embajadores*. Le plafond, décoré par le pinceau de Tiépolo, supporte deux gigantesques lustres de cristal et de verre du plus pur travail vénitien, et les parois sont formées d'immenses glaces de Venise, reposant sur des tapis de velours cramoisi. Le trône royal est flanqué de deux statues, représentant la Justice et la Sagesse gardées par deux grands lions de bronze doré.

La bibliothèque, la chambre du trésor et la salle de spectacle sont également fort intéressantes à visiter, ainsi que la magnifique collection de tapisseries des Gobelins de l'école flamande. La chapelle, construite en forme d'ellipse et supportée par des monolithes de marbre noir à

chapiteaux dorés, possède comme tableau d'autel une Annonciation de la Vierge, qui n'est autre que le dernier ouvrage de Raphaël.

Quant aux appartements privés, l'accès en est malheureusement interdit au public, depuis le jour où, dans un accès de folie, un touriste a gravement endommagé à coups de couteau les meubles et les tapis précieux de la résidence.

Somme toute, si, par le fait même qu'il est de construction moderne, le Palais Royal de Madrid ne peut, ni comme extérieur, ni comme intérieur, entrer en comparaison avec les alcazars qui servaient jadis de résidence aux anciens souverains de Tolède, de Séville ou de Grenade, il a du moins vu jusque dans ces derniers temps se dénouer dans ses murs plus d'un épisode capital de l'histoire d'Espagne. Son toit princier a donné asile à d'illustres souverains, à des fils de rois des plus nobles maisons, à de très-hautes et puissantes dames, et, plus d'une fois, hélas ! ses somptueux appartements ont vu couler sur d'augustes visages les larmes amères de la tristesse et du désespoir.

Oui certes, depuis qu'il domine de ses parois lambrissées, de ses arcades et de ses coupoles le cours paisible du Mançanarès, cet immense château n'a été que trop souvent le témoin impassible et muet de la fragilité des espérances et des grandeurs de ce monde ! Puisse-t-il donc ne plus voir désormais d'aussi tristes destinées, et plaise à Dieu, qu'appelé sur le trône par le vœu d'un grand peuple, le jeune souverain qui gouverne aujourd'hui le royaume d'Espagne, assure à ce beau pays de longues années de concorde et de paix.

